

1. Heureux ou malheureux hasards : la rencontre en littérature

Cette histoire ne m'appartient pas, elle raconte la vie d'un autre. Avec ses propres mots, que j'ai seulement agencés quand ils m'ont paru manquer de clarté ou de cohérence. Avec ses propres vérités, qui valent ce que valent toutes les vérités.

M'aurait-il menti quelquefois ? Je l'ignore. Pas sur elle, en tout cas, pas sur la femme qu'il a aimée, pas sur leurs rencontres, leurs égarements, leurs croyances, leurs désillusions ; de cela j'ai la preuve. Mais sur ses propres motivations à chaque étape de sa vie, sur sa famille si peu commune, sur cette étrange marée de sa raison – je veux dire ces flux et reflux incessants de la folie à la sagesse, de la sagesse à la folie -, il est possible qu'il ne m'ait pas tout dit. Cependant, je le pense de bonne foi. Mal assuré sans doute dans sa mémoire comme dans son jugement, je veux bien l'admettre. Mais constamment de bonne foi.

C'est à Paris que je l'ai croisé, pur hasard, dans une rame de métro, en juin 1976. Je me souviens d'avoir murmuré : « C'est lui ! » Il m'avait fallu quelques secondes à peine pour le reconnaître.

Je ne l'avais jamais rencontré jusque-là, ni entendu son nom. J'avais seulement vu une image de lui dans un livre, des années plus tôt. Ce n'était pas un homme illustre. Enfin si, en un sens il l'était, puisqu'il avait sa photo dans mon manuel d'histoire. Mais il ne s'agissait pas du portrait d'un grand personnage avec son nom inscrit dessous. La photo montrait une foule rassemblée sur un quai ; à l'horizon, sauf pour un carré de ciel ; la légende disait que pendant la Seconde Guerre, quelques hommes du Vieux Pays étaient allés se battre, en Europe, dans les rangs de la Résistance, et qu'à leur retour, ils avaient été accueillis en héros.

De fait, au milieu de la foule, sur le quai, il y avait une tête de jeune homme ébloui. Les cheveux clairs, les traits lisses, un peu enfantins, le cou tendu sur le côté, comme s'il venait de recevoir à l'instant cette guirlande qui l'ornait.

Que d'heures j'avais passées à contempler cette image ! [...]

Cela pour dire que j'avais eu tout loisir de scruter cette image, et d'en retenir chaque détail. Ce qui m'y fascinait ? Sans doute y avait-il dans ce rectangle en noir et blanc, pas plus grand que la paume de ma main, tout ce dont, à cet âge, je rêvais : le voyage en mer, l'aventure, le dévouement ultime, la gloire, et plus que tout peut-être ces jeunes filles au visage tourné vers le dieu victorieux...

A présent, le dieu était là. Devant moi, à Paris, debout dans le métro, agrippé à un pilier métallique, inconnu cerné par une goule d'inconnus. Mais toujours ce regard ébloui, ces traits lisses de vieil enfant, cette tête aux cheveux clairs, aujourd'hui blancs, hier peut-être blonds. Et toujours ce cou tendu sur le côté, comment ne pas le reconnaître ?

Depuis le premier jour de l'occupation, les avions russes volaient toute la nuit dans le ciel de Prague. Thomas avait perdu l'habitude de ce bruit et ne parvenait pas à s'endormir.

Il se tournait d'un côté sur l'autre près de Tereza endormie, et il pensait à ce qu'elle lui avait dit quelques années plus tôt au milieu de propos insignifiants. Ils parlaient de son ami Z. et elle avait déclaré : « Si je ne t'avais jamais rencontré, j'en serais certainement tombée amoureuse. »

Alors déjà, ces mots avaient plongé Thomas dans une étrange mélancolie. Il avait en effet brusquement compris que c'était tout à fait par hasard que Tereza s'était éprise de lui et non de son ami Z. Qu'en dehors de son amour réalisé pour Thomas, il existait au royaume du possible un nombre infini d'amours irréalisés pour d'autres hommes.

Nous croyons tous qu'il est impensable que l'amour de notre vie puisse être quelque chose de léger, quelque chose qui ne pèse rien ; nous nous figurons que notre amour est ce qu'il devait être ; que sans lui notre vie ne serait pas notre vie. Nous nous persuadons que Beethoven en personne, morose et la crinière terrifiante, joue son « Es muss sein ! » pour notre grand amour.

Thomas se souvenait de la remarque de Tereza sur son ami Z., et constatait que l'histoire d'amour de sa vie ne reposait pas sur « Es muss sein », mais plutôt sur « Es könnte auch anders sein » : ça aurait très bien pu se passer autrement.

Sept ans plus tôt, un cas difficile de méningite s'était déclaré *par hasard* à l'hôpital de la ville où habitait Tereza, et le chef du service où travaillait Thomas avait été appelé d'urgence en consultation. Mais, *par hasard*, il souffrait d'une sciatique, il ne pouvait pas bouger, et il avait envoyé Thomas à sa place dans cet hôpital de province. Il y avait cinq hôtels dans la ville, mais Thomas était descendu *par hasard* dans celui où travaillait Tereza. *Par hasard*, il avait un moment à perdre avant le départ du train et il était allé s'asseoir dans la brasserie. Tereza était de service *par hasard* et servait *par hasard* la table de Thomas. Il avait donc fallu une série de six hasards pour pousser Thomas jusqu'à Tereza, comme si, laissé à lui-même, rien ne l'y eût conduit.

Il était rentré en Bohême à cause d'elle. Une décision aussi fatale reposait sur un amour à ce point fortuit qu'il n'aurait même pas existé si le chef de service n'avait pas eu une sciatique sept ans plus tôt. Et cette femme, cette incarnation du hasard absolu, était maintenant couchée à côté de lui et respirait profondément dans son sommeil. Il était très tard. Thomas sentait qu'il commençait à avoir mal à l'estomac, comme ça lui arrivait dans les moments de détresse.

La respiration de Tereza se changea une ou deux fois en un léger ronflement. Thomas n'éprouvait pas la moindre compassion. Il ne sentait qu'une chose, une pression au creux de l'estomac et le désespoir d'être rentré.

Le motif de la rencontre « hasardeuse » peut aussi être repéré dans *L'heure du Diable* de Fernando Pessoa où le personnage féminin dialogue par hasard avec le Diable. Un passage en particulier évoque le hasard comme principe d'explication – ou plutôt comme principe d'incertitude – du monde.

« Il y a, madame, en ce qui concerne ce monde, trois théories différentes – que tout est l'œuvre du Hasard, que tout est l'œuvre de Dieu et que tout est l'œuvre de plusieurs choses, combinées ou entrecroisées. Nous pensons, en général, en accord avec notre sensibilité, et ainsi tout devient pour nous un problème de bien et de mal ; il y a trop longtemps que je subis, moi-même, de grandes calomnies à cause de cette interprétation. Il semble qu'il n'est jamais venu à l'esprit de personne que les relations entre les choses – à supposer qu'il y ait des choses et des relations – sont trop compliquées pour qu'un dieu ou un diable les explique, ou qu'ils les expliquent tous les deux. »

Comment s'étaient-ils rencontrés ? Par hasard, comme tout le monde. Comment s'appelaient-ils ? Que vous importe ? D'où venaient-ils ? Du lieu le plus prochain. Où allaient-ils ? Est-ce que l'on sait où l'on va ? Que disaient-ils ? Le maître ne disait rien, et Jacques disait que son capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut.

LE MAITRE. – C'est un grand mot que cela.

JACQUES. – Mon capitaine ajoutait que chaque balle qui partait d'un fusil avait son billet.

LE MAITRE. – Et il avait raison...

Après une courte pause, Jacques s'écria : « Que le diable emporte le cabaretier et son cabaret ! »

LE MAITRE. – Pourquoi donner au diable son prochain ? Cela n'est pas chrétien.

JACQUES. – C'est que, tandis que je m'enivre de son mauvais vin, j'oublie de mener nos chevaux à l'abreuvoir. Mon père s'en aperçoit ; il se fâche. Je hoche de la tête : il prend un bâton et m'en frotte un peu durement les épaules. Un régiment passait pour aller au camp devant Fontenoy, de dépit je m'enrôle. Nous arrivons ; la bataille se donne.

LE MAITRE. – Et tu reçois la balle à ton adresse.

JACQUES. – Vous l'avez deviné ; un coup de feu au genou ; et Dieu sait les bonnes et mauvaises aventures amenées par ce coup de feu. Elles se tiennent ni plus ni moins que les chaînons d'une gourmette. Sans ce coup de feu, par exemple, je crois que je n'aurais été amoureux de ma vie, ni boiteux.

LE MAITRE. – Tu as donc été amoureux ?

JACQUES. – Si je l'ai été !

LE MAITRE. – Et cela par un coup de feu ?

JACQUES. – Par un coup de feu.

LE MAITRE. – Tu ne m'en as jamais dit un mot.

JACQUES. - Je le crois bien.

LE MAITRE. - Et pourquoi cela ?

JACQUES. – C'est que cela ne pouvait être dit ni plus tôt ni plus tard.

LE MAITRE. – Et le moment d'apprendre ces amours est-il venu ?

JACQUES. – Qui le sait ?

LE MAITRE. – A tout hasard, commence toujours...

La Christmas de 182. fut remarquable à Guernesey. Il neigea ce jour-là. Dans les îles de la Manche, un hiver où il gèle à glace est mémorable, et la neige fait événement.

Le matin de cette Christmas, la route qui longe la mer de Saint-Pierre-Port au Valle était toute blanche. Il avait neigé depuis minuit jusqu'à l'aube. Vers neuf heures, peu après le lever du soleil, comme ce n'était pas encore le moment pour les anglicans d'aller à l'église de Saint-Sampson et pour les wesleyens d'aller à la chapelle Eldad, le chemin était à peu près désert. Dans tout le tronçon de route qui sépare la première tour de la seconde tour, il n'y avait que trois passants, un enfant, un homme et une femme. Ces trois passants, marchant à distance les uns des autres, n'avaient visiblement aucun lien entre eux. L'enfant, d'une huitaine d'années, s'était arrêté, et regardait la neige avec curiosité. L'homme venait derrière la femme, à une centaine de pas d'intervalle. Il allait comme elle du côté de Saint-Sampson. L'homme, jeune encore, semblait quelque chose comme un ouvrier ou un matelot. Il avait ses habits de tous les jours, une vareuse de gros drap brun, et un pantalon à jambières goudronnées, ce qui paraissait indiquer qu'en dépit de la fête il n'irait à aucune chapelle. Ses épais souliers de cuir brut, aux semelles garnies de gros clous, laissaient sur la neige une empreinte plus ressemblante à une serrure de prison qu'à un pied d'homme. La passante, elle, avait évidemment déjà sa toilette d'église ; elle portait une large mante ouatée de soie noire à faille, sous laquelle elle était fort coquettement ajustée d'une robe de popeline d'Irlande à bandes alternées blanches et roses, et, si elle n'eût eu des bas rouges, on eût pu la prendre pour une parisienne. Elle allait devant elle avec une vivacité libre et légère, et, à cette marche qui n'a encore rien porté de la vie, on devinait une jeune fille. Elle avait cette grâce fugitive de l'allure qui marque la plus délicate des transitions, l'adolescence, les deux crépuscules mêlés, le commencement d'une femme dans la fin d'un enfant. L'homme ne la remarquait pas.

Tout à coup, près d'un bouquet de chênes verts qui est à l'angle d'un courtil, au lieu-dit les Basses-Maisons, elle se retourna, et ce mouvement fit que l'homme la regarda. Elle s'arrêta, parut le considérer un moment, puis se baissa, et l'homme crut voir qu'elle écrivait avec son doigt quelque chose sur la neige. Elle se redressa, se remit en marche, doubla le pas, se retourna encore, cette fois en riant, et disparut à gauche du chemin, dans le sentier bordé de haies qui mène au château de Lierre. L'homme, quand elle se retourna pour la seconde fois, reconnut Déruchette, une ravissante fille du pays.

Il n'éprouva aucun besoin de se hâter, et, quelques instants après, il se trouva près du bouquet de chênes à l'angle du courtil. Il ne songeait déjà plus à la passante disparue, et il est probable que si, en cette minute-là, quelque marsouin eût sauté dans la mer ou quelque rouge-gorge dans les buissons, cet homme eût passé son chemin, l'œil fixé sur le rouge-gorge ou le marsouin. Le hasard fit qu'il avait les paupières baissées, son regard tomba machinalement sur l'endroit où la jeune fille s'était arrêtée. Deux petits pieds s'y étaient imprimés, et à côté il lut ce mot tracé par elle dans la neige : *Gilliatt*.

Ce mot était son nom.

Il s'appelait Gilliatt.

Il resta longtemps immobile, regardant ce nom, ces petits pieds, cette neige, puis continua sa route, pensif.

2. Allégorie du hasard : le motif artistique de la passante

A une passante

La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passe, d'une main fastueuse,
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit ! – Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! jamais peut-être !
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

Charles BAUDELAIRE, *Les Fleurs du mal*, « Tableaux parisiens », 1857.

Une allée du Luxembourg

Elle a passé, la jeune fille
Vive et preste comme un oiseau :
A la main une fleur qui brille,
A la bouche un refrain nouveau.

C'est peut-être la seule au monde
Dont le cœur au mien répondrait,
Qui venant dans ma nuit profonde
D'un seul regard l'éclaircirait !

Mais non, ma jeunesse est finie...
Adieu, doux rayon qui m'as lui,
Parfum, jeune fille, harmonie...
Le bonheur passait, il a fui !

Gérard DE NERVAL, *Odelettes*, 1853.

On pourra mener une étude complémentaire de chansons abordant ce même motif : « A une passante », *Léo Ferré chante Baudelaire*, Léo FERRE, 1967 ; « Les Passantes », poème d'Antoine POL, mis en chanson par Georges BRASSENS, 1972.

**3. Le hasard se prend au jeu : une donnée qui brouille les cartes
du destin**

Un concours infini de causes détermine le plus improbable résultat. Quarante-huit personnes, autant d'agents d'incertitudes englobées dans une série de raisons innombrables, le destin est toujours une affaire de point de vue. Un avion modélisé dans lequel quarante-huit fragments d'histoires forment un monde. Un sondage mouvant et précipité dépassant par sa description le conformisme même des études. Une recension d'hommes, de femmes. Proportion habituelle et échantillon sociologique, comme l'écrit Charlotte Delbo dans *Le Convoi du 24 janvier* – deux cent trente femmes, deux cent trente fiches d'état civil, des faits, des dates, des lieux alignés, qui, par la seule force de leur agencement et de leur succession, se libèrent du carcan de la forme. Des vies, minuscules et immenses, de matriochkas. Six ans plus tôt, Amélie Ringler aurait pu être l'une de ces femmes. [...]

Amélie file à bord du Constellation vers un destin qu'elle n'aurait pu espérer, une chance inouïe, proprement incroyable, accueillie dans la plus grande incrédulité quelques semaines plus tôt.

Adrien BOSCH, *Constellation*, Stock, 2015.

Sentant sa fébrilité, Juana fit semblant de regarder ailleurs. Il n'est pas bon de désirer trop violemment quelque chose. Parfois, cela détourne la bonne chance. Il faut vouloir juste assez et il faut être assez réservé en face de Dieu ou des dieux. Mais Juana suspendit son souffle. Kino venait d'ouvrir son coutelas à lame courte. Il eut l'air de réfléchir en fixant le panier. Peut-être valait-il mieux ouvrir l'*huître* en dernier ? Il prit une petite coquille, coupa le muscle, fouilla dans les replis de la chair et la rejeta à l'eau. Et il parut tout à coup remarquer, pour la première fois, la présence de la grande huître. Il s'accroupit au fond de la pirogue, saisit le coquillage et l'examina. Les cannelures brillantes allaient du noir au brun, et seules quelques petites bécicules adhéraient à la coque. Et voilà qu'il hésitait à l'ouvrir. Il savait que ce qu'il avait vu pouvait n'être qu'un reflet, une parcelle de coquille nacrée, entraînée à l'intérieur par le courant, ou encore une illusion totale. Dans ce Golfe à la lumière trompeuse, l'illusion était plus fréquente que la réalité.

Mais les yeux de Juana étaient fixés sur lui : elle ne pouvait plus attendre. Elle posa la main sur la tête enveloppée de Coyotito.

- Ouvre-la, fit-elle à voix basse.

Kino introduisit adroitement sa lame entre les valves. Sous la poussée, il sentit le muscle résister. Jouant de sa lame comme d'un levier, il le fit céder et le coquillage s'ouvrit. Les lèvres de chair se crispèrent puis se détendirent. Kino souleva les replis et la perle était là, la grosse perle, parfaite comme une lune. Elle accrochait la lumière, la purifiait et la renvoyait dans une incandescence argentée. Elle était aussi grosse qu'un œuf de mouette. C'était la plus grosse perle du monde.

Le souffle coupé, Juana gémit légèrement. Et, dans le cœur de Kino, la mélodie de la Perle qu'on attend retentit, claire et majestueuse, riche, chaleureuse, brillante, tumultueuse, triomphante. A la surface de la perle, il voyait se dessiner des rêves. Il prit la perle dans la chair mourante et la garda au creux de sa main, la fit tourner et constata la perfection de sa rondeur. Médusé, Kino regardait la perle dans sa main, la main qu'il avait écrasée contre la porte du docteur, et sur son poing la chair déchirée était décolorée jusqu'au blanc grisâtre par l'eau de mer.

La perle, John STEINBECK, Gallimard, 1950.

4. Hasard et création artistique

La probabilité qu'un livre achevé ait été écrit exactement comme il a été écrit est quasi nulle. A chaque moment de la création d'un livre, de même qu'à chaque instant de la vie, se présentent à nous des choix à faire, des décisions à prendre, qui, selon les orientations qu'on prendra, figeront à jamais l'avenir. On aurait pu faire un autre choix, prendre une autre décision, et la vie alors, ou le livre se seraient alors engagés dans une autre direction. Il y a sans doute un chemin inéluctable qui nous attend, derrière les multiples embranchements, aiguillages et bifurcations auxquels nous sommes confrontés, mais ce n'est qu'une fois le parcours terminé que le chemin sera lisible, et transformera en fatalité ce qui n'était, en temps réel, qu'une succession de sélections ponctuelles dans le réservoir des possibilités romanesques infinies qui s'offrent à nous. Le livre qu'on termine, comme la vie qui s'achève, clôt définitivement cette ouverture aux possibles. L'œuvre, ou la vie, se referme au vent des fortuits, et devient la fatalité qu'elle devait être.

Mais la fatalité d'un livre terminé est riche de toutes les potentialités écartées, qui l'habitent et le hantent de façon invisible. Comme dans ces attractions foraines, qu'on appelle Palais des glaces, il n'y aura toujours, à l'arrivée, qu'une seule sortie. On aura beau s'égarer en chemin, on aura beau cheminer à tâtons pendant l'élaboration du livre, les innombrables bifurcations qui se présentent à nous, les détours et les fausses routes auxquels nous sommes confrontés, ne nous empêcheront jamais de retrouver *in fine* la sortie. Si le tracé du chemin, l'itinéraire qu'on aura suivi, relève du fortuit, la nécessité de la sortie est du ressort du fatal. Aucune bifurcation, aussi déterminante soit-elle, aussi cruciale peut-elle sembler sur le moment, ne nous fera jamais trouver une autre sortie du labyrinthe. Un autre itinéraire oui, une autre manière de parcourir le chemin, certainement. Mais, dès lors que nous nous sommes engagés dans l'écriture d'un livre, il obéit à une fatalité qui nous dépasse. En somme, la fatalité que l'œuvre porte en elle est irréductible à la somme des hasards qui la composent.

Chaque livre achevé est une somme de hasards infinitésimaux, qui sont comme autant de fleurs recueillies sur le bord de la route, que l'on cueille en chemin pour les intégrer à la pâte romanesque en cours. Ces multiples hasards qualifient l'œuvre, ils l'émaillent, ils la colorent, mais ils ne modifient pas essentiellement sa nécessité. J'ai toujours été fasciné par cette part irréductible de hasard qui entre nécessairement en jeu dans la réalisation de l'œuvre d'art la plus concertée. Il y avait déjà dans *Nue*, une réflexion sur la place du hasard dans la création artistique. La réflexion que portait du constat que, dans la dualité inhérente à la création – ce qu'on contrôle, ce qui échappe -, même si tous nos efforts conscients portent sur ce qu'on contrôle, c'était peut-être ce qui nous échappe qui est le plus intéressant. De cette constatation découlait le fait qu'il fallait peut-être essayer de contrôler ce qui nous échappe. Or, par définition, c'est impossible : si cela nous échappe, c'est qu'on ne peut le contrôler. Contrôler l'imprévisible ne peut donc être qu'une quête inaccessible, un fantasme. Mais, ce que je peux faire, ce sur quoi je peux agir, c'est accueillir le hasard, le laisser entrer dans les pages de mon livre ou dans la réalisation de mon film, et non le rejeter, comme s'il constituait une menace pour la toute-puissance de mon statut de créateur. On n'en est pas moins créateur si on est capable d'accueillir le hasard dans son œuvre. Au contraire. La vie, alors, par le truchement de l'imprévu et de l'accidentel, entre par effraction dans l'œuvre et la met en mouvement, l'ébranle, la secoue, l'émeut, a bouleversé, la vivifie.